

Consultation de Helvétia avec Rita Manghi, médecin au CAAP

Rita Manghi : Voilà Bonjour

Helvétia : Bonjour.

R. M. : On s'est vues il y a environ 15 jours. Et donc vous revenez aujourd'hui.

H. : Oui, pour la deuxième consultation.

R. M. : Comment allez-vous ?

H. : Ça va, j'ai eu le temps de repenser à tout ce qu'on avait dit. En sortant de la consultation de la dernière fois j'avais l'impression que le fait d'avoir pu mettre des mots et en parler ça m'avait fait prendre un peu de distance et soulagée. Mais avec les jours qui passaient je me rendais compte que je n'avais pas trop de solutions, entre le besoin de cette surveillance que j'avais instaurée et en même temps la crainte de lâcher ces moyens, parce que j'en ai besoin. Mais aussi la crainte de ce que ça m'amène de négatif à long terme. Et puis pendant ces jours j'ai eu d'autres exemples qui ont renforcé le besoin de ces moyens de surveillance, et qui me mettaient de nouveau dans une situation de danger.

R. M. : Oui. Si je reviens au premier entretien – vous allez me corriger si jamais – vous êtes venue ici en étant un peu dans une forme de souffrance et tiraillée aussi. Il y avait en vous quelque chose de cette nécessité de protection, à travers de multiples outils que vous aviez décrit : des caméras de surveillances, la

présence policière dans les rues, la mise à distance de certains éléments qui pourraient être dérangeants... Vous ressentiez ce besoin de protection et en même temps, c'étaient des choses qui vous soulageaient momentanément, mais au fond la raison de votre consultation, c'était la prise de conscience qu'il fallait toujours plus pour vous rassurer, si je me souviens bien ?

H. : Oui.

R. M. : Et en fait vous constatiez qu'il n'y en avait jamais assez et puis en même temps il y avait cette interrogation : même mes amis je ne sais plus si ce sont vraiment mes amis ; le constat aussi d'une profonde solitude...

H. : Oui, parce que ça m'éloignait aussi de mes proches...

R. M. : C'est ça. Il y avait une prise de distance aussi avec des bonnes choses pour vous.

H. : Oui, donc ça se retournait un peu contre moi d'une certaine manière.

R. M. : Et donc avec une immense crainte de lâcher tous ces outils de surveillance, parce que vous en avez besoin et en même temps le constat que ça vous isole. On avait terminé la consultation sur la prise de conscience que dans les années passées, vous aviez moins besoin d'être rassurée et vous disiez que c'était parce que vous aviez plus de liens avec vos voisins, plus de contact, le sentiment que vous étiez utile pour eux et que eux étaient utiles pour vous. Donc ce que vous me dites aujourd'hui, c'est que vous vous êtes sentie apaisée par cet échange pendant quelque

temps, et en même temps vous n'avez pu que constater, par d'autres éléments, à quel point cette surveillance est importante. Dites-m'en un peu plus.

H. : Oui. Par rapport au lien avec mes voisins ; en constatant ces désaccords que j'avais de temps en temps avec eux, je m'en suis éloignée ou eux se sont éloignés de moi. Donc on a des liens un peu fragiles. D'ailleurs depuis la dernière fois j'ai essayé de faire un effort, un pas vers mes voisins en Europe, en signant par exemple un accord de libre-circulation avec la Croatie qui est un de mes voisins proches. Et plus je me dis que ça va me reconforter et que c'est important pour ces liens et la confiance avec mes proches, en même temps ça me met dans une situation de vulnérabilité. Justement en signant ça, je ne sais pas qui peut arriver chez moi, qu'est-ce que ça va amener ; je l'ai signé un peu pour une sorte d'harmonie, mais en fait je sens que ça me met toujours en danger. Ça montre que je me sens coincée et ça fait que j'ai l'impression que je devrais encore plus renforcer ces moyens de sécurité, parce que je me suis ouverte d'un côté donc je dois me renforcer.

R. M. : Oui, c'est un peu comme sauter d'un avion avec son parachute en faisant le pari de la confiance et tout à coup quand vous tombez, vous vous dites : mais est-ce qu'il va vraiment s'ouvrir ? C'est un petit peu ça ?

H. : Oui.

R. M. : Il y a un peu une crainte qu'il pourrait se passer quelque

chose qui vous submerge. Donc d'une certaine manière, s'ouvrir à l'autre, c'est aussi vous mettre dans une situation de vulnérabilité ?

H. : Oui exactement. Et surtout en ce moment avec ce qui est entrain de se passer ; il y a une crise à l'échelle mondiale, des mouvements migratoires, des gens qui cherchent refuge, et plus je m'ouvre, plus ça ouvre la porte à d'autres pour venir mais aussi avec des exemples parfois où ça se passe mal. Donc j'ai voulu m'ouvrir en réfléchissant à ce qu'on avait dit la dernière fois : qu'avant j'étais peut-être plus forte parce que j'avais des bons liens avec mes voisins. Donc je me suis dit que peut-être c'était un pas pour moi d'aller vers ça. Mais en fait j'ai l'impression qu'actuellement ce n'est plus possible, parce que m'ouvrir ça amène trop de dangers.

R. M. : C'est ça. Il y a une partie de vous qui a envie de s'ouvrir, et un climat d'insécurité qui pourrait vous amener à faire le mouvement inverse.

H. : Oui, parce que m'ouvrir, j'avais l'impression que c'était pour faire comme c'était dans le passé, mais aujourd'hui ça a changé et maintenant, m'ouvrir c'est comme m'enlever une protection.

R. M. : Au fond la question c'est : est-ce qu'il faut s'ouvrir ou se fermer ? Ou la question c'est : à quel rythme et sous quelles modalités s'ouvrir ? Il y a une partie de vous qui sent que c'est nécessaire de s'ouvrir et qu'il faudrait discuter du rythme et des modalités et en même temps il y a une partie de vous qui se

demande s'il ne faudrait pas mieux se fermer ?

H. : Oui, parce que je me demande si c'est vraiment utile de m'ouvrir et qu'est-ce que ça va m'apporter ?

R. M. : C'est une bonne question. Qu'est-ce que ça pourrait vous apporter de vous ouvrir, quelque soit le rythme auquel vous vous ouvrez et les modalités dans lesquelles vous le faites ?

H. : Ben peut-être pour éviter la solitude – comme on l'évoquait la dernière fois – qui m'anéantirait d'un certain côté. Si on dit que s'ouvrir, c'est avoir des bons liens, même en restant fermée j'ai quand même des liens, que ce soit pour des raisons économiques, parce que je ne peux pas m'autogérer, donc j'ai besoin de l'extérieur.

R. M. : Donc il y a quand même quelque chose en vous qui pense que l'extérieur est nécessaire ?

H. : Oui.

R. M. : D'accord. Ça c'est un postulat avec lequel il y a un accord paisible pour vous-même ou pas vraiment ?

H. : Alors oui, c'est nécessaire, mais c'est plus obligatoire que nécessaire. En l'état des choses aujourd'hui, ce ne serait pas possible autrement.

R. M. : Ah bon pourquoi ? Admettons que vous prenez votre territoire, vous bouchez toutes les frontières avec du ciment armé, des barbelés, des miradors tous les mètres, des caméras partout ; toute la population de Helvétia est rassemblée autour des frontières pour s'occuper de vous rendre hermétique, qu'est-ce qu'il

se passerait pour vous ?

H. : Ben par exemple là où je dis que c'est obligatoire, c'est que j'ai des entreprises et des comptes de gens qui ont de l'argent chez moi...

R. M. : Ah ! L'extérieur est chez vous déjà ?

H. : Oui ! Et en même temps l'argent de l'extérieur qui est chez moi me fait vivre aussi donc... à long terme si je perdais ça, est-ce que j'arriverais à m'en sortir seule ?

R. M. : C'est intéressant, vous êtes face à un dilemme en fait, c'est-à-dire que si vous fermez tout, vous perdez aussi la bonne partie de l'extérieur. Vous parlez de l'argent par exemple. Si vous vous ouvrez, ne serait-ce qu'un petit peu, il y aurait un risque qu'arrive aussi la mauvaise partie de l'extérieur. Donc c'est comme si vous n'aimeriez que les avantages et pas les inconvénients ?

H. : Oui, parce que les inconvénients sont extrêmement dangereux.

R. M. : Et si, dans cette idée que vous fermez tout et que vous n'avez plus les avantages à l'intérieur du pays, que tout est fermé, plus personne ne peut y mettre quoique ce soit, plus d'argent de l'extérieur, est-ce que c'est dangereux aussi ?

H. : Oui aussi. Parce que j'ai l'impression que je me suis construite avec ça.

R. M. : Ok. Donc de mettre toute l'énergie du pays à bloquer les arrivées de l'extérieur pourrait être dangereux pour votre survie ?

H. : Oui, parce que cet équilibre que j'ai trouvé et qui vient de ce que je gagne et de ce que je retire de mes liens avec l'extérieur, ça fait partie de mon identité aussi.

R. M. : Est-ce qu'il n'y a que l'argent qui est bon dans ce qui vient de l'extérieur ? Est-ce qu'il y a d'autres choses qui sont bonnes ?

H. : Oui il y a aussi... dans le domaine de la recherche par exemple, de la médecine, aussi pour les jeunes qui vivent dans mes frontières et qui ont besoin de ces liens pour partager des connaissances avec l'étranger...

R. M. : Donc il y a quelque chose du domaine du savoir, qui doit être nourri aussi par les bons éléments de l'extérieur ? Des connaissances et du savoir. Et les rues, vos rues à vous, comment elles sont nettoyées ? Est-ce que c'est les habitants de Helvétia, qui construisent, nettoient, travaillent dans les champs... ?

H. : Non, il y a toute une main-d'œuvre qui vient aussi de l'extérieur. Si je la fermais, est-ce que les personnes qui sont déjà venues resteraient ou se désolidariseraient aussi ?

R. M. : Ah ben si tout est fermé, ils ne peuvent plus recevoir de visite de l'extérieur, c'est dangereux. Donc ils resteraient coupés de l'extérieur, la question est : est-ce qu'ils auraient envie de rester dans des conditions comme ça ? Si j'entends bien, il y a les bonnes choses de l'extérieur ; les fonds financiers et l'économie, ça c'est une chose, et vous parlez aussi du savoir et des connaissances et aussi de toute une main-d'œuvre de l'indus-

trie tertiaire. Donc ça c'est une chose.

H. : Oui, et aussi des biens que ce soit alimentaires ou toutes sortes de matériaux, des objets et des matériaux qu'on utilise pour faire des objets qui viennent de l'extérieur, que ce soient des voitures, des habits... Donc si j'étais complètement seule et protégée du bon et du mauvais qui viennent de l'extérieur, est-ce que j'arriverais moi-même à produire tout ce que j'utilise maintenant ?

R. M. : Qu'est-ce que vous en pensez ?

H. : Il y a un risque que non. En tous cas c'est ça qui me fait peur, j'ai l'impression que ce serait compliqué.

R. M. : Il y a un risque que les 7 millions d'habitants – ou 6 millions d'habitants – de Helvétia, aient de la peine à apporter savoir, connaissances, économie, nourriture, main-d'œuvre, construction... Ça pourrait être un risque ?

H. : Oui, c'est un grand risque.

R. M. : Donc si je comprends bien, la survie, ou la qualité de vie de Helvétia dépend de ces éléments extérieurs aussi ? Est-ce qu'on peut dire à partir de là que la question c'est : ouvrir ou se fermer ou est-ce que c'est : s'ouvrir de toute façon, mais comment pour que ça reste *secure* ?

H. : Oui on pourrait dire ça. Oui, et c'est justement là le problème. J'ai l'impression que c'est cette question que je devrais me poser mais qu'il n'y a pas de réponse en fait ; qu'il n'y a pas de solution.

R. M. : En tous cas pour l'instant vous n'en voyez pas. C'est une situation un peu dramatique ; c'est comme si ça semblait être une évidence pour vous que si vous rendiez tout hermétique vous vous suicidez, d'une certaine manière, que vous ne pouvez plus faire face à vos besoins de base ; qu'il y a donc une nécessité d'ouverture, et en même temps cette ouverture s'accompagne d'un sentiment d'insécurité très très déstabilisant. Et que vous ne trouvez pour l'instant pas de solution à ce dilemme.

H. : Oui.

R. M. : Si on fermait les frontières, la criminalité n'existerait pas dans Helvétia ? Vous n'avez aucune mauvaise cellule dans votre organisme ? Est-ce que si la frontière était complètement hermétique – donc on bloque complètement la possibilité d'une menace externe – on a vu que le pays serait en difficulté pour vivre, car il ne pourrait pas subvenir de façon autarcique à ses besoins. Mon interrogation est : est-ce qu'il y a aucune menace interne ? Est-ce qu'aucun élément de ce pays que vous formez, n'est susceptible d'avoir un acte criminel ?

H. : Oui, ça peut exister.

R. M. : D'accord. C'était pour évaluer votre perception du risque zéro. Donc le risque zéro semble être une notion qui n'est pas très compatible avec la vie, ça n'existe pas vraiment. Donc comment voyez-vous une ouverture qui serait accompagnée d'un risque acceptable pour vous ?

H. : Ben j'avais tenté de le faire quand j'ai vu qu'il y avait un

trop gros risque d'être en accord avec mes voisins proches ; de limiter ces liens en limitant l'immigration de masse. Pour moi ça, c'était limiter mais sans fermer complètement. Mais ça a eu un peu l'effet de fermer complètement dans le sens où mes voisins l'ont mal pris, et aussi parce qu'au niveau concret, ça rompait des liens, des accords qu'on avait, qui ont déteint sur les bons rapports et les effets positifs que j'avais de cette ouverture, alors que je voulais juste limiter les effets négatifs.

R. M. : Donc vous dites au fond qu'il y a une partie majoritaire chez vous qui a pris une décision pour fermer en partie les frontières, et ça sur le plan de la sécurité c'était plutôt satisfaisant pour vous. En même temps on gardait une ouverture et en même temps on contrôlait un peu mieux le flux. L'inconvénient que vous n'aviez pas calculé, c'est les réactions de l'extérieur, qui a... ce n'est plus vous qui avez décidé de fermer, mais c'est eux qui ont décidé de fermer. Ça vous fait quoi ça ?

H. : Ça m'a renvoyée à cette crainte de la solitude que j'avais et c'est la solitude qui est devenue menaçante du coup. Et ce qui va avec la solitude, donc la perte de ce que j'avais avant.

R. M. : Oui donc c'est vraiment le constat un peu douloureux qu'on ne peut pas avoir les avantages sans les inconvénients, quelque soit le choix qu'on fasse. Un choix implique un certain nombre d'avantages et un certain nombre d'inconvénients. Et ce que vous êtes en train de dire, c'est qu'on ne peut pas avoir l'un sans l'autre. Et donc le choix qui va se poser ce n'est pas

tellement d'avoir l'un sans l'autre, c'est plutôt quel est le choix qui va me permettre d'avoir suffisamment d'avantages et pas trop d'inconvénients.

H. : Oui. Et c'est cet équilibre là que je me sens incapable de trouver.

R. M. : Oui et en même temps vous êtes d'accord de prendre le risque de ce questionnement. C'est-à-dire qu'il y a un accord de vous mettre en instabilité en ouvrant ce questionnement. Voilà, vous êtes dans une situation où prendre ce risque est nécessaire pour vous, et vous le faites puisque vous venez ici. Il n'y a pas encore de solution mais le questionnement est là en tous cas.

H. : Oui.

R. M. : Est-ce que vous êtes la seule à percevoir cette menace, ou les autres la perçoivent aussi ?

H. : Je pense qu'ils la perçoivent aussi, mais je ne sais pas comment ils la vivent, dans le sens où : est-ce qu'ils essayent de chercher des solutions, comment ils le font... Mais j'ai aussi l'impression que de manière générale j'ai un certain équilibre qui est peut-être enviable et que ça se passe peut-être moins bien chez mes voisins. Et peut-être que ça m'isole encore plus, parce que j'ai encore plus envie de me protéger pour conserver ce que d'autres ont perdu.

R. M. : D'accord. Mais en même temps, par rapport au premier entretien où vous vous sentiez complètement dans une situation de menace et peut-être de ne plus exister en tant que telle,

là vous dites : quand même on n'est pas dans une si mauvaise situation que ça ?

H. : Oui.

R. M. : Moi j'entends que vous êtes plus dans une hypothèse que c'est l'extérieur qui est problématique, que le fait que vous n'ayez pas assez confiance en vous.

H. : Oui je pense.

R. M. : C'est un peu là où on en est aujourd'hui. C'est comme si vous disiez : moi j'ai confiance en moi mais l'extérieur est trop dangereux et j'ai peur que mon intérieur n'arrive pas à faire face à ça. Donc quelles pourraient être une ou deux pistes pour aller vers deux choses : diminuer le risque de menaces extérieures et en même temps augmenter la santé intérieur ? Ce serait deux pistes à travailler.

H. : Oui. C'est quelque chose à laquelle il faut que je réfléchisse, pour l'instant je ne vois pas comment.

R. M. : Bien-sûr.

H. : Peut-être qu'il faut que je regarde, que je me concentre sur les parties qui fonctionnent sans surveillance que j'ai tendance à oublier...

R. M. : Oui ! Elles seraient peut-être ravies de donner leur avis sur ces questions, de participer et de vous aider à trouver des solutions, ce qui ferait que vous pourriez vous sentir moins seule... Il y a quelque chose effectivement à identifier : quelles sont ces parties et les questionner, les renforcer, leur donner une

place plus importante...

H. : Oui, tout à fait.

R. M. : Très bien. Donc on va terminer sur cette piste de travail, qui serait d'aller échanger sur deux plans ; un plan serait les éléments extérieurs de façon à mieux comprendre comment eux font face à leur propre crainte de l'extérieur, dont vous faites partie d'ailleurs. Et de repérer quels sont les éléments intérieurs qui sont solides et d'aller discuter avec eux pour comprendre quelle est leur santé, comment ils font et quelles seraient les solutions que, eux, pourraient trouver.

Voilà, on se revoit dans 15 jours de nouveau.

H. : Oui, merci!

R. M. : Au revoir !

H. : Au revoir !

